

Symbolisme



J'ai eu récemment une longue discussion avec un ami qui m'est cher, catholique fervent, et partisan de la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie : elle survient sur l'autel de la messe une fois dites les paroles de la consécration et ainsi opérée la transsubstantiation. Il a évoqué devant moi le passage connu de l'évangile de Jean, où Jésus dit : « Car ma chair est vraie nourriture, et mon sang vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (6/55-56)

Je n'ai pas su quoi objecter à sa conviction, car effectivement ce texte ne semble pas autoriser d'autre interprétation : Jésus offre bien son corps à manger et son sang à boire, tel le Pélican qui nourrit ses enfants de sa propre chair – voir mon article [Le Christ Pélican](#), dans le numéro de septembre-octobre 2007 de *Golias Magazine*.

Cependant, lui parti et moi-même livré à mes pensées, j'ai ouvert mon Nouveau Testament en grec, et j'ai regardé les notes de bas de page qui contiennent les variantes. Et là ma curiosité a été récompensée. En effet le verset 56 du passage en question comporte, dans ce codex de Bèze qui m'est si précieux, l'ajout suivant : « En vérité, en vérité je vous le dis : si vous le prenez pas (*ean mè labète*) le corps du Fils de l'homme comme (*ôs*) le pain de vie, vous n'y avez pas (*ouk ekhete*) la vie. » Cette traduction est littérale et sans aucun doute maladroite. Je peux la clarifier en : « Si vous ne considérez pas le corps du Fils de l'homme comme étant le pain de vie, vous n'y trouverez pas la vie. » Autrement dit, tel vous penserez être pour vous ce geste que vous ferez, tel il sera. Il n'aura que la valeur que vous lui donnerez.

Voilà, me suis-je dit, ce que j'aurais pu objecter au littéralisme de mon ami : la présence réelle n'est pas un fait

objectif, mais elle n'existe que pour celui qui y croit. S'il n'y a pas foi en elle, elle disparaît. Et voilà aussi, me suis-je dit encore, ce qui conforterait d'autres amis qui me sont chers aussi, et qui, protestants réformés, ne voient l'eucharistie que de façon symbolique. On sait le surnom de « théophages », mangeurs de Dieu, dont les réformés ont affublé en leur temps les catholiques.

Me reviennent maintenant en mémoire encore les paroles du prêtre à la consécration, lors de l'épiclese ou invocation de l'Esprit : « Sanctifie ces offrandes en répandant sur elles ton Esprit, et fais qu'elles deviennent pour nous le corps et le sang de Jésus, le Christ, notre Seigneur ». Comment comprendre ce « pour nous » ? Bien sûr on peut y voir : « pour nous venir en aide ». Mais pourquoi pas aussi : « à nos yeux » ? On peut lire alors : « Fais que nous les prenions pour le corps et le sang, etc. » L'idée est la même que précédemment : telle nous penserons être cette pratique, tel pour nous elle deviendra.

Mais évidemment, pour certains croyants traditionnels aujourd'hui le risque sera grand de ne voir que cette dernière interprétation, et de s'acheminer vers une vision seulement symbolique de l'eucharistie. C'est si vrai que certains prêtres disant la messe omettent ce « pour nous » ambigu, qui pourtant est très ancien, figurant traditionnellement dans la liturgie latine (*ut nobis fiant...* – « qu'elles deviennent *pour nous...* »). Tant fait peur encore le symbolisme, à ceux qui défendent le littéral !

On ne peut donc voir du symbolisme dans le texte reçu que m'a cité mon ami, le texte canonique. C'est le texte dit « alexandrin ». Mais notre codex de Bèze, que j'ai dit si précieux, reflète une version sans nul doute antérieure au texte canonique. Il appartient à une tradition dite « occidentale », dont les vieilles latines sont aussi le reflet. Il est passionnant à scruter, parce qu'on y peut voir qu'avant les versions factuelles ou littérales des choses, il y a eu d'autres visions beaucoup plus fines, donnant d'une part au symbolisme une grande importance, et de l'autre se donnant plus pour des méditations sur du texte (le Texte biblique), que pour des témoignages factuels et historiques.

Pour le second point je ne donnerai qu'un exemple, celui du dernier cri de Jésus avant de mourir (« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »), qui est le début du psaume 22. En Matthieu 27/46 et en Marc 15/34, on a dans le texte du codex de Bèze le mot hébreu *zaphthani*, ce qui montre bien que le rédacteur ne travaille que sur le texte de la Bible juive, et donc invite le lecteur à en faire autant. Mais dans la version canonique, on a le mot *sabachthani*, qui est de l'araméen : Jésus ayant parlé en araméen, le rédacteur a voulu garantir à son texte une [inscription historique](#), en faisant, si on veut, « couleur locale ». On a quitté le monde du seul travail sur le texte pour entrer dans le domaine factuel de l'histoire.

Mais ce factuel est totalement présumé, et quiconque lit le récit de la Passion s'aperçoit vite qu'il n'est qu'une reprise

par midrash de textes antérieurs tirés de la Bible juive, les psaumes principalement. D'où l'intérêt de développer la voie primitive de réflexion, qui valorise la méditation sur le Texte, plutôt que de croire aveuglément à ce qui nous est donné ensuite comme étant effectivement arrivé, et qui en réalité est pure fiction – voir là-dessus mon article [Fictions évangéliques](#), paru dans le numéro de mars-avril 2009 de *Golias Magazine*.

Quant à l'interprétation symbolique en général, il ne faut pas oublier qu'elle était très répandue par exemple dans le judaïsme alexandrin. Je pense à Philon, qui lisait la Bible juive de cette façon. Il n'est pas étonnant qu'elle se trouve encore dans des versions initiales des textes néotestamentaires. Ce n'est qu'ensuite que lui ont succédé des versions littérales, qui ont « bloqué » le sens en luttant contre elles et en les faisant disparaître des manuscrits.

Et quant à la présence réelle du corps et du sang du Sauveur dans l'eucharistie, on a longtemps hésité pour savoir ce qu'il fallait y comprendre. Augustin disait que le Sauveur y était présent « d'une certaine manière » (*super quemdam modum*), sans précision d'aucune sorte. Ce n'est qu'au Concile de Trente qu'on a affirmé, contre la vision symbolique des réformés, l'effectivité de la transsubstantiation. La présence du Sauveur a été dite réelle (*in re*), et non figurée (*in figura*). Ont été décrétés anathèmes tous les Figuristes et Tropistes, qui interprétaient par voie de figures (*figurae*) et de tours (*tropoi*). Et pourtant l'Église avait systématiquement pratiqué le [figurisme](#) en voyant dans une quantité impressionnante de passages de la Bible juive des préfigurations de ses propres constructions. Deux poids, deux mesures, donc : ce que je fais, ne le faites pas.

Pourquoi a-t-on eu cet acharnement pour du littéral ? C'est qu'il pouvait constituer et garantir l'efficacité magique du [sacrement](#), compris comme pratique thaumaturgique. Ici, l'enjeu est moins noble qu'il y paraît. Il s'est agi, par le sacrement administré par l'homme d'Église (*Tantum ergo sacramentum !*), dont il pouvait même faire un chantage, d'assurer à celle-ci un pouvoir sur les fidèles. On a préféré désormais les subjuguier par le miracle que les éveiller par le symbole. – Et cela a même été très loin : ainsi le chevalier de la Barre a-t-il été supplicié à mort en 1766 pour ne pas avoir ôté son chapeau devant la procession du Saint-Sacrement.

En dernier lieu, je voudrais prévenir une erreur commune. On croit toujours que dans l'histoire culturelle des hommes le littéral est antérieur au symbolique. C'est faux. On a vu que la Contre-réforme tridentine, pour des raisons de polémique antiprotestante, a bloqué le sens de l'eucharistie dans sa version littérale. Mais ce blocage est réactionnel à une vision symbolique qui l'a précédée, il vient après elle. De même, la censure opérée par le texte canonique sur des versions antérieures montre que des versions symboliques de l'eucharistie existaient déjà depuis l'origine. Je pense en fait

qu'il y a toujours, dans l'histoire des formes et des modes d'appréhension du monde, antériorité du symbolique par rapport au littéral.

Il suffit de regarder le dessin des enfants, ces petits d'hommes. Il est d'abord symbolique, l'enfant s'attachant non à ce qu'il voit de ses yeux, mais à ce qui a de l'importance dans son esprit. Il valorise avant tout ce qui compte pour lui, et néglige le reste. D'où ce que l'adulte appelle des « déformations », mais qui sont des valorisations intérieures, intellectuelles ou spirituelles. – Et puis, à l'école, l'enfant apprend le dessin dit « réaliste », il apprend à rendre en quelque sorte le « littéral » des choses. L'importance alors n'est plus ce que dit l'esprit, mais ce que les yeux perçoivent. On gagne peut-être l'objectivité, mais on perd la réflexion intérieure.

Car qu'est la chose elle-même, sans le sens que lui donne l'esprit ? L'attachement au « réel », l'appel et le recours aux seuls sens physiques peut être vu comme une aliénation : l'homme y est dépossédé de sa réflexion, de son « tribunal intérieur ». Et en général, le « réalisme » où aucune interprétation n'est possible en-dehors de ce qu'on voit est meurtrier pour l'esprit et la foi même – voir mon article [Limites de l'Incarnation](#), paru dans le numéro de janvier-février 2009 de *Golias Magazine*.

Aussi faut-il défendre toujours, contre le littéral qui endort ou tue, le symbolisme qui éveille. Car comme dit Cassirer : « Il faut vivre par le symbole ou mourir par la chair. »

© Michel Théron – 2016